

## **Le haïku, objet poétique transculturel**

***chronique La route inconnue, 2015-2016, sur Radio Grand Ciel***

Nous avons abordé la dernière fois ce qui peut sembler étrange : l'adoption par des poètes français (ou d'autres cultures) d'une forme poétique d'origine étrangère, d'origine japonaise. Aujourd'hui, je voudrais aborder cette question selon un aspect politique et social, qui concerne évidemment aussi la poésie.

Nous vivons actuellement dans un monde de plus en plus connecté, comme on dit. Nos vêtements sont fabriqués en Chine, en Inde, ainsi que bien des objets que nous utilisons à la maison. Pour notre alimentation, un des aspects les plus intimes de notre vie, nous mangeons de la viande argentine ou australienne, des oranges marocaines ou espagnoles, des pamplemousses de Floride, d'Afrique du sud... Pourquoi cet horizon interculturel ne se retrouverait-il pas dans nos poèmes ? dans nos romans ?

Nous sommes bien au fait de ces questions, très débattues aujourd'hui. Que devient notre identité française dans ce monde interconnecté, donc interculturel ? La France a été un grand pays colonial, on parle français dans de nombreuses parties du monde, et les institutions, les éditeurs en particulier, veulent préserver la langue française, l'identité française. Il s'agit de privilégier les formes d'écriture françaises et l'histoire de notre langue. Ceci explique sans doute le fait que l'édition du haïku en français est cantonné chez de petits éditeurs.

Tout cela est peut-être dû à une conception inadéquate dans le monde où nous vivons de l'identité, de la culture et même de la conception de l'État. Notre histoire nous a mené vers un État centralisé qui contrôlait un empire colonial (entre guillemets), qui a imposé dans toutes les régions de « France » une langue et une culture centralisée. Pensons aux jeunes algériens qui apprenaient à l'école « nos ancêtres les gaulois ». A l'évidence, cette conception ne convient plus à la position de la France, en Europe et dans le monde.

Il est intéressant de lire les réflexions du philosophe, écrivain et poète Édouard Glissant, dans par exemple « L'imaginaire des langues », édition Gallimard :

« C'est vrai que traditionnellement nous étions, nous autres antillais, dans une langue bloquée, une langue figée dans une attitude respectueuse par rapport à la norme française, et que cette langue dans notre bouche était parfaite. La correction était totale et pourtant l'usage de la langue était complètement faussé et défiguré. Ce n'était pas une langue vivante, c'était comme une langue morte », répond Édouard Glissant à la journaliste et écrivaine Lise Gauvin, canadienne francophone. Et plus loin : « Nous n'avons jamais réfléchi à la présence réelle de nos paysages, du point de vue de notre imaginaire, de notre sensibilité. » dit-il. Il parle ainsi de l'identité : « Chaque fois qu'on lie expressément le problème de la langue au problème de l'identité, à mon avis, on commet une erreur parce que, précisément, ce qui caractérise notre temps, c'est ce que j'appelle l'imaginaire des langues, c'est à dire la présence de toutes les langues du monde. »

Ce que décrit Édouard Glissant pour la langue semble plus adapté à la situation dans laquelle nous vivons actuellement : un contact entre toutes les cultures du monde à travers les médias, un contact entre toutes les langues du monde à travers les médias (sauf les médias qui essayent d'occulter ces contacts). Dans cette perspective, l'écriture du haïku en japonais, en français, en espagnol, en anglais, en allemand, en birman n'est qu'une manifestation adéquate de ces contacts entre les langues du monde aujourd'hui. Comme l'écrivait au 18<sup>e</sup> siècle, le poète Issa :

A l'ombre des fleurs de cerisier

il n'est plus

d'étrangers.